

d'Alboize, dont le sens droit et la logique absolue ne se payaient pas d'explications vagues.

Le fier regard de Robert se croisa avec celui de Mariana, qui prit la mine la plus innocente du monde.

—Mes cousines étaient sorties, continua Mme Vernier ; je les ai attendues, car j'avais le plus vif désir de les embrasser.... Je les aime comme des sœurs.

—Elle sont si bonnes, si charmantes, ajouta Paul, très sincèrement.

M. d'Alboize, bien qu'il se tint sur ses gardes, remercia son ami d'en regard affectueux.

—Vous avez rencontré Carmen, reprit Mme Vernier.

—Oui, dit Robert.... Mme de Saint-Hyrieix et son mari assistaient à une soirée où nous étions invités.

—A propos de soirée, fit négligemment la femme du sculpteur, Mme Silverstein donne un bal le 15.

—Vous voulez y aller ? demanda Paul.

—Nous verrons, expliqua Mariana avec un geste délibéré.

—Je regrette, reprit Robert, de n'avoir pu me rendre à l'hôtel du Parc des Princes ; mais mon court séjour à Paris m'a laissé peu de loisirs.... J'estime beaucoup M. de Kerlor.

—Et Saint-Hyrieix ? demanda étourdiment Paul.

—Lui aussi, répliqua Robert.

—Vous le connaissez mieux que Georges.

—Nous nous sommes rencontrés à Stockholm, dit l'officier.

—Oui, prononça Mme Vernier, Carmen nous a raconté avec un véritable enthousiasme les épisodes de la Saint-Jean.

L'officier s'écria, pour déplacer sans trop de ressaut l'axe de la conversation :

—Mon cher Paul, il faudra que tu visites la Suède.

—C'est loin, fit observer Mariana.

—Le pays est-il vraiment si pittoresque ? interrogea Vernier, avec l'intérêt d'un artiste toujours à la recherche du beau.

—Merveilleux, mon ami.... Tu trouverais des modèles incomparables pour des statues de femmes.

Mariana se mit à rire.

—M. d'Alboize, dit-elle, vous me semblez très renseigné.

—Et pourquoi ne le serait-il pas ? demanda Paul avec entrain.... Rien ne lui défend de se livrer à des études aussi attrayantes que comparatives.

—Mon ami ! murmura Mariana, jouant l'effarouchement devant une gaillardise.

—Madame, répliqua Robert, je n'ai pas eu l'intention de parler légèrement des femmes scandinaves.

—C'est bien, vaillant chevalier.

—Leur beauté sculpturale frappe tous les yeux.

—Bien qu'elles restent drapées ? interrogea Mariana avec une intonation très candide.

—Robert a parfaitement raison, reprit Vernier, une sensation d'esthétique s'impose au premier coup d'œil.... Il faut bien que les Suédoises ou Norvégiennes fassent travailler leurs couturières.... Le climat, d'abord, les mœurs ensuite, ne leur permettent pas d'apparaître en simples Vérités.

—M. Vernier ! répéta Mariana, beaucoup plus scandalisée que la première fois en baissant très chastement les yeux.

—Tu me donnes une bonne idée, poursuivit l'artiste.... L'année prochaine, si ma femme y consent, nous irons passer nos vacances là-bas.... Tu ne saurais croire, mon cher ami, à quel point la passion de mon art me pousse vers les nouveaux horizons.... Il faut sortir aujourd'hui des sentiers battus si l'on veut devenir quelqu'un.... J'ai l'esprit constamment et fiévreusement porté vers l'inconnu.

—C'est une des formes de l'inconstance, répartit Mariana.

Vernier protesta :

—Au contraire, c'est un hommage perpétuel à l'idéal, n'est-ce pas vrai, Robert ?

—M. d'Alboize vous approuvera ; les hommes comprennent et pratiquent ce genre de solidarité.

—Prenez garde, Mme Vernier, riposta l'époux avec sa bonne gaîté communicative, vous aller calomnier votre sexe.

Mariana ne répliqua que par un petit mouvement de commisération à l'endroit de la versatilité féminine, et du perpétuel besoin qu'ont les filles d'Eve de se dénigrer entre elles.

—Et pourtant, affirma le sculpteur, j'ajouterai que, sans préjuger le fond de la question, les exemples que vous avez sous les yeux ne motiveraient pas votre amertume.

Robert ne put s'empêcher d'appuyer :

—Vous ne fréquentez que des femmes dont nous admirons la noblesse de sentiments et dont la conduite proteste éloquemment contre les accusations banales, et,—tranchons le mot—un peu niaises, rééditées par nos jeunes pessimistes à la mode.

—Ainsi, nous sommes meilleures que nous ne le croyons nous-mêmes ? demanda Mariana sans beaucoup de conviction.

—Trouvez-moi, répliqua Vernier, sans vous compter, deux créations plus accomplies que Carmen et Hélène.

—Ce serait difficile, esquissa Mme Vernier, mes cousines atteignent la perfection même ; qu'en dites-vous, M. d'Alboize ?

C'était un coup droit, mais Robert l'avait vu venir et il le para sans difficulté.

—Je suis de l'avis de M. Vernier, madame.

—Et du mien ?

—Je préfère celui de Paul, car il ne vous a pas oubliée.

—Mais vous êtes du dernier galant, capitaine.... Je comprends pourquoi Carmen, alors qu'elle s'appelait Mlle de Kerlor, ne tarissait pas d'éloges quand elle parlait de vous.

—Votre petite-cousine était beaucoup trop indulgente pour mes faibles qualités de valseur.

—Le bonheur ne rend-il pas meilleur ? reprit-elle.... Carmen et Hélène n'ont-elle pas épousé les maris qu'elles aimaient ?....

—Mais, fit Paul....

—Mon ami, ne nous occupons pas de nous, je vous en prie.... Vous ne voulez pas que je me serve de termes dithyrambiques pour chanter notre union assortie.

L'artiste répliqua :

—Robert est édifié.... J'y tenais beaucoup.

—Seulement, poursuivit Mariana, d'une voix alanguie, voyez comme il ne faut pas se fier aux apparences.

—Par exemple ! interrompit Vernier.

—Encore une, fois, ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mon ami.

—Ah ! bon !....

—Je vais me permettre de poser à M. d'Alboize un innocent problème de psychologie.

—Tu ne sais pas si l'on enseigne cette science dans les écoles militaires, répartit le sculpteur.

—Parlez, madame, fit Robert, qu'une angoisse commençait à étreindre.

—Quelle est d'Hélène ou de Carmen l'épouse qui chérit le plus son mari ?

—Drôle de question ! s'écria Paul.

—Je suis incapable d'y répondre, déclara l'officier d'une voix contenue.

—Moi, prononça Vernier, en admettant, chose extrêmement délicate, qu'il faille se prononcer à ce sujet, j'inclinerais à croire que Mme de Kerlor aurait un semblant d'avantage sur Mme de Saint-Hyrieix.

—Erreur, mon cher ami.

—Bah !

—Hélène a beaucoup d'affection pour Georges ; mais, c'est une nature tranquille, ignorant les grands élans de l'âme.

—Et Carmen ?

—Carmen est d'un tempérament passionné !.... Elle adore Saint-Hyrieix.

—Tu dois savoir à quoi t'en tenir, reconnut Paul, pendant que Robert s'imposait un calme qu'il était loin de ressentir intérieurement.

Mariana reprit :

—Hélène est beaucoup plus douce, plus prévenante ; elle a pour Georges une sollicitude de tous les instants ; Carmen, elle, a un caractère diamétralement opposé à celui de sa belle-sœur ; devant le monde, elle ne paraît pas plus s'occuper de Firmin que s'il n'existait pas.... Elle réserve sa fougue pour les moments intimes.

—Mais Saint-Hyrieix t'a donc renseignée ! demanda Paul avec une telle jovialité qu'il reprenait le tutoiement familial.

—Mon Dieu ! peut-être, prononça Mariana, d'un petit ton détaché. Nous sommes en excellents termes avec Firmin, que je considère comme un garçon très supérieur et de beaucoup d'avenir.

—D'ailleurs, M. de Saint-Hyrieix a fait preuve du plus grand désintéressement, prononça la femme de Paul, avec son acharnement malfaisant. Il a épousé Carmen au moment où les Kerlor passaient pour être ruinés.... Ma cousine doit tout à son mari, et elle n'est certainement pas femme à l'oublier.

Paul s'écria :

—Hé ! Robert ! mon ami.... N'oublie pas l'heure de ton train.

—Sois tranquille ! Ce serait la première fois de ma vie que je ne répondrais pas à l'appel.

M. d'Alboize se leva.

Paul Vernier et Mariana voulurent conduire leur ami à la gare d'Orléans, bien que Robert eût préféré être seul ; mais devant l'insistance de Paul, il ne pouvait refuser d'être accompagné.

En route l'artiste dit à Robert :

—C'est dommage que tu ne sois plus à Stockholm ; nous aurions été t'y voir avec plaisir.... Comptes-tu rester longtemps à Bourges ?

PIERRE DE COURCELLE

A suivre